

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Légendes d'un album de photos

Gaëtan Brulotte



Numéro 45, printemps 1996

Regards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (1996). Légendes d'un album de photos. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (45), 59–68.

## Légendes d'un album de photos

Gaétan Brulotte

1. **À** un an, le regard égaré, l'air béat d'un tube digestif, mais déjà point l'aura d'un aîné de famille, objet de multiples attentions. « C'était un bébé facile qui ne pleurait jamais », dit ma mère, femme pourtant exigeante. Ma vie commence ainsi à plat ventre, dans l'euphorie intestinale, un hochet à la main, la tête relevée et content. Cette photo, partiellement brûlée, a échappé par miracle à un incendie. Le monde sortait de la guerre et mes parents étaient pauvres, mais fiers. Je tiens sans doute de ces moments un petit sourire perpétuel qui masque, par délicatesse pour les autres, mes angoisses existentielles, et qui fait aussi qu'on ne me prend jamais au sérieux.

2. À cinq ans, dans un taxi noir, en route pour une balade mémorable. Ma mère ne voulant pas participer à cette randonnée, ma tante Laurence, que j'adore, m'accompagne. C'est elle, la douceur même, qui alors m'élève. Elle a toute ma confiance d'enfant. Cette promenade m'enthousiasme. Nous arrivons à notre premier arrêt, l'hôpital, pour rendre visite à une cousine. En réalité, là s'achève la balade : on m'enferme aussitôt dans une salle sombre. Je ne comprends pas. Un homme vert s'acharne sur moi et essaie de m'étouffer avec un masque à éther. Je me débats avec l'énergie du désespoir et m'échappe en courant chercher refuge auprès de ma tante qui se trouve dans la même pièce et à qui j'implore protection : mais elle me barre l'accès à la sortie. Première grande trahison. Ma tante collabore en fait avec l'homme vert et, à deux, ils m'arraisonnent. On m'assujettit et on m'étouffe d'éther. C'est ainsi que se termine ma balade et mon amygdalite.

3. À six ans, fils de bonne famille avec mes culottes à mi-jambes, mes chaussettes aux genoux, mon blazer strict, mon

nœud papillon, le béret bien placé et mes lunettes rondes. Cette tenue est associée à ma première année d'école. Mes camarades de classe me surnommaient « Lunettes » à la récréation, on s'acharnait sur moi, parce que je souriais bêtement tout le temps et que j'étais très maladroit dans les sports. Je me suis longtemps trouvé ridicule dans cet accoutrement. Phase des complexes. Malgré mes suppliques pour changer de tenue, ma mère ne fléchit jamais, arguant que je devais marquer ma différence. On avait aggravé la situation lorsqu'on crut que, pleurant souvent au retour de l'école, j'avais des problèmes de vision. On me força à porter des lunettes. Je mis un an à convaincre ma mère que je n'avais nul besoin de ces béquilles, plusieurs tests démontrant que j'avais une excellente vue. D'ailleurs, elles me donnaient mal à la tête. Ces lunettes sont associées à mes premières lectures.

4. En compagnie de mon frère, deux ans plus jeune que moi, mais plus costaud, plus batailleur, moins timide. À l'un de ses retours d'école typique : les vêtements déchirés, des ecchymoses partout et un œil au beurre noir, avec, en prime, une note de mauvaise conduite. Mon statut d'aîné m'obligeait à m'occuper de lui et à le protéger, mais, en réalité, il se défendait mieux que moi. Ici il semble me défier du poing par jeu, pour le plaisir de la pose et comme si j'étais responsable des coups reçus. Dans mon regard, pourtant fraternel, sur lui, il croira toujours voir un désir de rivalité. Ce malentendu nous empêchera de vraiment communiquer toute notre vie.

5. À sept ans, cogito, les pieds dans la poussière du caniveau par un après-midi d'été splendide. Je suis seul, sans regard d'autrui, assis sur le trottoir dans ma petite rue natale qu'aucune voiture ne trouble. Aucun nuage dans le ciel. Vague odeur de fleurs dans l'air ambiant. Joie intense. Pour rien. Je me promets de me souvenir de ce moment tout le reste de ma vie. Ce fut un événement intérieur sans équivalent. Cette année-là, on m'offrira mon premier costume beige d'été avec de vrais pantalons et qui me vaudra tant de compliments. Restauration narcissique

enfin accomplie : avec le port autorisé des pantalons, je devenais subitement grand et je me sentais un pouvoir nouveau sur le monde.

6. À huit ans, avec la loupe de ma collection de timbres. Ici, dans le jardin familial en train de rôtir des fourmis sous le rayon solaire concentré. Phase de revanche sur plus petits que moi. À travers l'œil destructeur du verre, joie cruelle à voir se tordre et griller sur place les fourmis dans une odeur de chair rôtie. Impression de dominer la nature en l'utilisant à mes fins.

7. En classe, à neuf ans, au dernier rang, où on plaçait les sages, les indisciplinés étant au premier rang sous la surveillance de l'enseignant. Au fond de la salle, en cachette, je n'écoutais guère les cours, cette année-là : entraîné par un camarade, je jouais aux cartes ou à la bataille navale. Ennui et perte de temps. Ce système de classement des élèves était inefficace : les mauvais n'étaient pas meilleurs au bout du compte et les sages devenaient cancre. Ayant toujours eu l'attention des autres, je préférais étudier sous le regard approbateur du professeur.

8. À dix ans, à moitié aveuglé et asphyxié par la fumée sur le balcon du domicile familial incendié. Nous habitons au premier : en dessous, au rez-de-chaussée, nous avons comme voisin un couple de vieillards ivrognes. C'était un après-midi de mai. Je revenais de l'école, ma mère lavait son linge dans la cuisine. Je grignotais un morceau de gâteau sur le coin de la table. Une épaisse fumée qui longeait le plafond attira soudain notre attention. Nous nous précipitâmes vers ma chambre d'où paraissait provenir la fumée et en ouvrant le placard, l'évidence nous sauta à la figure. Prise de panique, ma mère s'enfuit. Moi, je voulus être héroïque en enlevant les vêtements du placard : mes bras étant trop petits, je dus les prendre en plusieurs paquets et faire quelques aller-retour vers le balcon pour les jeter par dessus la rampe sur la chaussée. J'avais tant attendu l'âge des pantalons que je me devais de les sauver du désastre. À chaque voyage, je criais : « Au feu ! » Les curieux commencèrent à s'agrouper et m'exhortaient à descendre, mais je me sentais l'étoffe

d'un héros capable de vaincre tous les dangers. Lorsque les pompiers arrivèrent, ils me trouvèrent à moitié évanoui sur le seuil de la porte. Ils me ranimèrent et me demandèrent où était ma mère. Je ne le savais pas. Ils la crurent coincée à l'intérieur et la cherchèrent en vain, ce qui permit aux flammes de se propager davantage. Elle était chez des voisins. Quant à moi, on me transporta à l'hôpital. Le lendemain, j'appris que la voisine du dessous avait oublié sa cigarette sur un rouleau de papier hygiénique dans les toilettes. Le feu aura détruit leur logement et endommagé le nôtre. Je ne pourrai plus oublier leur intérieur calciné et leur téléphone mural fondu, ni, chez nous, l'âcre odeur de fumée, les débris de papier brûlé flottant dans l'eau de la lessiveuse, le gâteau entamé laissé en hâte sur la table de la cuisine et le frigo jauni. Avec mon père, on a récupéré quelques photos familiales à moitié carbonisées, dont plusieurs figurent dans le présent album. Traumatisme d'un enfant qui s'est cru abandonné par sa mère et qui aura du mal à le lui pardonner.

9. À douze ans, en uniforme scolaire : sage comme une image et toujours premier de classe. Consigne familiale. On peut presque voir le regard surmoïque qui guide et forge ma conscience. Il fallait être le meilleur dans ce qu'on entreprenait. Impeccable dans sa tenue, irréprochable dans sa conduite. D'un mot : parfait en tout. Injonction inhumaine qui allait me conduire aux tourments du perfectionnisme et aux problèmes de santé.

10. À Lauzon, avec mon grand-père maternel, homme indépendant au caractère fort, dans son atelier de menuiserie aux murs couverts d'outils, au milieu des scies et des copeaux de bois. Apprentissage des travaux manuels. Identification totale à ce parent : me frappe mon regard béatement admiratif envers cet homme. L'idéal réside alors dans la main, dans l'habileté manuelle.

11. À quatorze ans, en forêt, construisant une cabane en bois rond avec deux de mes amis : en pratiquant aussi les activités de chasse et de pêche, on cherchait à perpétuer l'image du

coureur des bois, libre et en révolte contre la société établie. Rêves d'auto-suffisance et de solitude champêtre en communion étroite avec la nature la plus sauvage. Dans la reconnaissance d'une amitié robuste, on aimait faire jouer ses muscles à l'occasion. Jusqu'aujourd'hui, relents de culpabilité pour avoir tué des animaux sans défense comme des écureuils, des lièvres, des moineaux. Je ne peux plus ni chasser ni pêcher depuis cette époque : il me suffit d'apercevoir un animal pour que je me mette aussitôt à sa place.

12. À seize ans, fan d'Elvis, spencer lamé et cheveux brillantins. Tout se déplace alors dans la chevelure, dans la ténuité d'une boucle tombante sur le front. Recherche d'identité dans l'univers factice du spectacle. Ici avec Lise, plus âgée que moi de deux ans, premier amour : cette fille éclatante, longue comme une jarre et aux petits seins a déterminé mes futurs critères de beauté féminine. Avec les découvertes de l'amour, les premières souffrances. Choc de se savoir brusquement rejeté et d'apprendre le mariage précoce de l'aimée avec un autre. Nouvelle trahison.

13. À dix-sept ans, en compagnie d'un camarade bouton-neux sur les voies de la délinquance, au volant d'une décapotable volée. La révolte urbaine. Envie de briser les injustices de la donne sociale, de dépasser les limites et de vivre tout dans l'immédiat. Hantise durable de l'acné et image de soi toujours fragile : à partir de treize ou quatorze ans, on devient dermatomane malgré soi à force de se pommader le visage pour cacher ses boutons ou de craindre leur éruption capricieuse.

14. À dix-neuf ans, avec Colette, la découverte sur le tard de la sexualité et de la femme dans sa chair offerte et sa jouissance particulière. Cogito sexuel. Mais vite, ce sera encore la tromperie avec un homme plus nanti et moins intellectuel. Dès lors, à chaque photo de moi, la même question reviendra : de qui étais-je amoureux à ce moment-là ? qui était dans ma vie ? qui faisait de moi ce que j'étais alors ? Car le regard amoureux nous façonne.

15. Sur la plage, avec quatre amis, au cours d'un long périple en voiture dans le sud-est des États-Unis : fuite du milieu ambiant, ouverture à la différence, éblouissement par moments, mais surtout abrutissement. L'aventure au masculin. On quitte le confort familial pour se retrouver en camping à 30 ° à l'ombre dans une humidité marécageuse lourde d'insectes. On trafique des cartes d'identité pour obtenir de l'alcool. On boit, on fume, on se croit intelligent. L'errance commençait. Voici une des rares photos où je porte le maillot de bains. Je déteste ce genre de pose. Retour des complexes d'enfance instillés par des camarades cruels : mes jambes me paraissent un lieu du corps qui craint le regard des autres. Je serai plutôt un intellectuel en pantalons.

16. Au laboratoire de biologie, à l'École normale, au cours d'expériences sur des animaux. Ici, fabrication de monstres en éprouvettes, conservation d'organes dans le formol. L'expérience de la connaissance est souvent cruelle. Le corps vu de l'intérieur, la peau tailladée, ouverte, enlevée, pour voir ce qui se cache dessous. Les livres que j'écrirai par la suite sont nés là : ce seront eux aussi des êtres hybrides formés de ciselures effectuées sur les autres pour mieux connaître l'humain et d'images conservées dans le formol littéraire.

17. En cours de visite d'un abattoir. S'affairent une armée de bouchers en sarraus et bonnets blancs ensanglantés, avec de hautes bottes noires. L'odeur du sang est intenable. Le sol est rouge et luisant. On tue la bête avec un fusil à dague ; elle s'écroule ; un crochet sur poulie la soulève, on l'éventre, l'éviscère, l'écorche ; on récupère le sang dans un seau ; un abruti au regard vide le remue sans cesse avec un bâton pour l'empêcher de coaguler ; on sectionne la carcasse, on traite les abats avec soin, vidant les tripes de leur contenu. On utilise tout, jusqu'aux sabots qui, pulvérisés, serviront à des préparations alimentaires. Découverte médusée qui me rend, pour le reste de mes jours, sympathisant des végétariens et aux petits soins avec mon estomac. On devrait faire visiter un abattoir à tous comme initiation à la civilisation.

18. À l'université, l'air cadavérique de l'étudiant en début d'ulcère duodéal. Le terrorisme imbécile des profs nourrit le ver du perfectionnisme qui me ronge : ce climat se lit dans ma mine renfrognée. Toute cette période se passe dans la tête. Les études me conduisent à faire une psychanalyse. À ce dysfonctionnement universitaire, à cette névrose intellectuelle, je m'opposerai toute ma vie. On peut cultiver l'ascèse sans pour autant devenir déséquilibré, on peut apprendre dans la joie et sans en tomber malade.

19. À Paris, après la défense de ma thèse, en compagnie de mon célèbre directeur. Grande victoire de la tête sur la bêtise universelle. La tête : ce sera désormais ma seule et unique force. La coupe de champagne à la main et le sourire de triomphe signifient la libération personnelle. J'apprends que le travail intellectuel est parfois récompensé à sa juste mesure et qu'il est la meilleure arme pour transformer le donné.

20. La trentaine, les belles années. Séance de photos à l'occasion de la publication de mon premier livre. Succès d'estime. Visage angélique, associé aux émotions de la réussite, à une période d'amour intense, au plein régime intellectuel, à la facilité des amitiés. Chacun a son visage de référence, celui qui correspond au sentiment d'identité et à partir duquel on évalue toute photo de soi. Ce visage sera désormais le mien. Ce moment est celui de la conquête ultime du visage : j'ai l'impression d'avoir acquis mon visage très tard.

21. Sur le plateau de tournage d'une adaptation cinématographique. J'apprends à apprivoiser mon image, à être moins vulnérable aux regards des autres. Dans le jeu des spots, on parvient à se fabriquer un glacis qui protège son intimité. Mais le corps reste empesé devant les caméras, qui ne cesseront jamais de m'intimider. Il est plus facile de fuir le regard de l'autre. Toujours eu beaucoup d'admiration pour les pages de Sartre sur le regard d'autrui. La conquête du visage ne va pas sans mal.

22. En costume noir, à la mort de mon père : effondrement intérieur. Perte irréparable. Je deviens chef de famille. Ma vie



change. Je vieillis brusquement. Depuis, envie d'écrire à mon père pour lui dire que j'aimais sa tolérance, sa douceur, son courage, sa joie de vivre, sa simplicité et combien il importait à nos yeux, lui qui se sentait souvent inutile. Les bouleversements familiaux obligent à se forger un autre visage.

23. Au désert blanc de White Sands, Nouveau-Mexique. Seul, le torse nu, dans cette immensité silencieuse et perdue. Sous le regard amical d'un copain qui m'a photographié dans cette posture. Extase matérielle. Seconde naissance. Décision d'aller me dissoudre un jour dans un tel espace solitaire. Fascination sans borne pour tous les déserts. Le regard s'y annule à force de regarder. Dans la nuit, communion avec le ciel étoilé : toujours adoré contempler la voie lactée et fréquenter l'astronomie ou lire les cosmologies. On en ressort petit et notre quotidien devient si dérisoire à l'échelle intersidérale.

24. Avec ma mère, fière de son fils, à la sortie de mon cinquième livre. La consécration littéraire. Le regard maternel perdue. Insatisfaction perpétuelle devant le réel et les œuvres correctrices qu'il inspire. Il faudrait faire mieux. Rêve inassouvi de créer une forme inédite parfaite qui apporterait du neuf au monde. Toujours l'image du laboratoire qui me travaille : on cherche toute sa vie et jamais on ne trouve. Ce pourquoi sans doute on continue.

25. En paillard, vers quarante ans, devant un mur de photos de bon nombre de mes compagnes parmi les plus importantes. Il y en a bien une vingtaine : ce n'est pas un tableau de chasse, mais une petite revanche du pluriel mouvant sur le fixe trop vulnérable. Toute ma vie, j'ai été plus conquis que conquérant. Ce qui m'attire le plus dans une relation nouvelle, c'est le premier regard, qui fait que deux êtres inconnus avouent leur intérêt mutuel. Soudain, un visage, un seul, s'illumine dans la foule, un visage qui me sourit, me quitte pour revenir à moi, hésite, se détache par convenance, revient pour vérifier la connivence. Quand on ne se connaît pas, les regards ne peuvent que s'effleurer brièvement, sans entamer le visage. Ce premier coup d'œil

n'est pas un regard qui détaille : il s'exalte d'un effet d'ensemble : l'autre sort de l'indifférence générale et de l'inattention polie de la vie quotidienne. Avec l'âge, donc, déplacement du désir vers le regard. Chère a déjà voulu dire visage. Je suis devenu un passionné des visages.

26. En conférence : la séduction. Le gai savoir sous le regard public. La face sauve, en pantalons.

27. Au cours d'une interview à la télévision : crispation, détresse et esprit de l'escalier. La face perdue devant un regard millionnaire anonyme, invisible.

28. En enseignant : l'être intériorisé, le contact stimulant de la jeunesse, mais aussi les tourments de la planification, les affres de l'administration, l'incompréhension du créateur par les collègues, la hantise croissante du harcèlement sexuel qui cherche à détruire l'érotisme qu'il y a, depuis les Grecs, dans toute relation enseignante. Le regard de l'étudiant contribue à former une image de soi et nous fait avancer. « Connais-toi toi-même », nous dit-il.

29. À une fête proustienne, conclusion d'un séminaire. Déguisé en Marcel, avec moustache, smoking, chapeau haut-de-forme et canne. Sur la table, menu entièrement rose avec un cochon entier comme pièce centrale ; en arrière-plan, les danseurs en tenues d'époque rêvent sur la Sonate de Vinteuil. Le véritable enseignement doit déboucher sur la fête du savoir et la synthèse des expériences.

30. À ma descente d'avion : en errance perpétuelle. Vers cinquante ans, sentiment de perte de l'Image de référence : rondeurs des joues, début d'embonpoint, raideurs d'articulations, cheveux moins abondants, apparition de quelques rides. « Tu as l'air plus en santé », me dit une amie obèse. En 1624, Rembrandt peint cinq autoportraits qui montrent son affrontement à une analogue altérité du visage. Avec l'affaissement des voûtes plantaires, tout se focalise désormais sur les pieds.

31. Surexposé, transparent, disparaissant sur fond de sable. En abandonnant son visage, on apprend déjà à disparaître. Ma

mère me dit que je ressemble de plus en plus, en vieillissant, à mon grand-père maternel. Comment conjurer cette perte du visage ? Il faudrait pouvoir faire des autoportraits toute sa vie. On le permet aux peintres, pourquoi pas aux écrivains ? Pourquoi pas à tous ? Pourquoi censurer l'analyse de l'Image ? Je feuillette mon album, comme si je faisais une sorte de bilan existentiel. Ma vie se voit résumée dans ce regard en diagonal. Depuis la perte de mon visage de référence, conscience accrue du temps perdu qui ne reviendra plus, sensation d'urgence, mais aussi sentiment de dépossession et d'impuissance. Dépression de voir ma colonne faiblir, me donner une sciatique et des douleurs aux jambes.



Note du biographe : c'est là la dernière photo connue de l'écrivain Serge Gravier. Depuis, il est disparu et n'a plus donné aucun signe de vie. On l'a porté sur les listes de recherche d'Amnesty International et du Pen Club. On le croit cependant mort au cours d'un long voyage qui devait le mener des sables de White Sands à l'Amazonie, projet de voyage dont il avait parlé à des amis.

32. Photo de la maison qu'il a abandonnée derrière lui et qui servira de musée dédié à son œuvre, selon les vœux testamentaires qu'on a retrouvés dans ses papiers. On pourra y voir son imposante bibliothèque, ses manuscrits, son courrier non ouvert, sa vieille machine à écrire Royal, sa collection de timbres et sa loupe, son placard de pantalons, son pupitre à correspondance, son bureau double 1930, les meubles et articles décoratifs faits de ses mains, son vieux frigo de famille dont ses visiteurs se moquaient, son presse-jus des années 1920, notamment, et, bien sûr, son album de photos personnel sur lequel il est écrit : « Mon testament. »